

du Valais. En cas de refus du gouvernement cantonal, le conseil ferait recueillir cette information par un commissaire fédéral.

Les journaux du soir annoncent pour les premiers jours de la semaine prochaine le départ de la cour pour Compiègne.

On s'occupe beaucoup en Allemagne d'une brochure sur les Etats-Unis attribuée à un écrivain français qui, pour déjouer la curiosité publique, a fait imprimer son opuscule à Vienne. Les lignes ci-après montrent la pensée et le but de l'auteur : « Il y a là bas (aux Etats-Unis) comme une formidable révolution qui se prépare. Le matérialisme a fait partout son temps; il attend l'homme qui doit le balayer et cet homme attend les événements providentiels qui le feront paraître. Attila, Constantin ou Charlemagne, homme de bien ou homme de mal, cosaque ou français, allemand ou italien, nul ne le sait, mais cet homme est attendu. »

Et voilà que déjà les événements sont annoncés par tous les grands penseurs de notre époque. La création d'un puissant empire du Mexique pouvait être un de ces événements, sinon pour l'Europe, du moins pour l'Amérique; mais il fallait un homme extraordinaire actif et fort comme Charlemagne, résolu comme Fernand Cortez, politique, adroit comme Philippe II, sage réformateur comme Grégoire-le-Grand.

L'idée cependant était grande; ce sont les moyens et les hommes qui ont fait défaut. Les Etats-Unis pas plus que l'Europe, ne sauraient échapper à la transformation religieuse, politique et sociale qui est à cette heure en travail dans tous les esprits.

Pour toute la Correspondance : J. REBOUX.

Nous lisons dans l'Union :

L'Opinion nationale avait donné avec toute la pompe imaginable « l'extrait d'une lettre d'un sous-officier » de la légion d'Antibes dans laquelle étaient racontés, en style de caserne, des incidents de mécontentement qui se seraient manifestés à la réception du drapeau pontifical.

L'Opinion est obligée aujourd'hui de convenir que, si la lettre « n'est pas une œuvre d'imagination, » car « l'original » est entre ses mains, elle a été écrite par un troupière qui raconte à ses frères ses impressions de campagne, avec certaines naïvetés de style, qui ont une saveur d'authenticité vraiment précieuse et inimitable.

Quant aux faits qu'elle raconte, ajoute l'Opinion, nous les croyons vrais en bloc, tout en admettant que cet excellent sous-officier n'a pas pu en apprécier très-exactement toute la portée, attendu qu'il nous parle, à nous-même, parfaitement étranger à la politique.

Cette lettre est un récit fait le soir à la chambre, très-désintéressé à coup sûr, mais peu diplomatique et tout à fait étranger à tous les comités romains passés ou futurs — J. Labbé.

Ainsi c'est dans des lettres de troupière, dans des récits du soir, « faits pour égarer une chambre, » que les ennemis du Saint-Siège viennent puiser leurs moyens d'attaque!

Et ils se figurent qu'ils s'en tireront en mettant ces procédés sur le compte des naïvetés de style vraiment précieuses et inimitables » de cette littérature.

La conscience publique réprovoque énergiquement pareille tactique, et l'Opinion mérite toute la sévérité de ses arrêts.

On lit dans le Corriere Italiano :

Une personne tout à fait digne de foi et qui a eu avec M. Gladstone un entretien, peu de moments après la conférence entre cet illustre homme d'état et le Saint-Père nous mande de Rome ce qui suit :

M. Gladstone a trouvé le Pape aussi calme que possible. On n'a parlé politique qu'à la fin de la conversation, et c'est M.

Gladstone qui a pris l'initiative. Le Pape s'est plaint du gouvernement autrichien tant en reconnaissant que les événements d'Allemagne avaient mis ce gouvernement hors d'état de défendre le Saint-Siège; et peu s'en est est fallu qu'il n'excusât sa conduite. M. Gladstone l'a félicité de la venue à Rome de la légion d'Antibes. Le Pape lui a dit à ce propos : Les légions terrestres ont le défaut de manquer souvent le but qu'elles désirent atteindre. Que m'importe, du reste, ce qui adviendra? Croyez bien que les Français étant partis je n'en serai pas moins protégé, attendu que les légions qui défendent l'Eglise ne manquent jamais. Disant cela le Pape levait les yeux au ciel. M. Gladstone voulait parler de l'Italie, et il demandait ce qu'il pouvait y voir de vrai dans les préliminaires de négociations avec le gouvernement de Florence signalées par le journalisme.

Voici la réponse du Pape : « Je ne lis pas les journaux, je ne sais rien à cet égard, j'ignore tout. Ce que je sais seulement, c'est qu'en mourant, je ne laisse pas entière à mon successeur l'hérédité sacrée et inviolable de Saint-Pierre. »

La conversation sur l'Italie ayant cessé, on a parlé de l'état de l'Eglise en Irlande, et le Pape a recommandé chaudement à M. Gladstone son bien-aimé troupeau. Puis, en souriant, il aurait ajouté : Si je devais un jour ou l'autre quitter Rome, encore bien que l'Irlande soit éloignée du centre de la chrétienté, je ne dédaignerais peut-être pas d'y être domicilié.

Malte, ville presque entièrement mercantile, aujourd'hui que les révolutionnaires se sont mis à accuser de simonie mes pauvres prêtres, n'aurait pas mes sympathies.

Il a dit en terminant qu'il irait là où le voudrait la Providence grande et ne manquant jamais à juger les hommes qui ne sont pas éternels. En disant ces mots, le Pape semblait être très ému.

BULLETIN INDUSTRIEL & COMMERCIAL.

Le bilan de la banque de France ne présente pas de différences saillantes avec les chiffres de la semaine dernière. L'encaisse métallique à 636 millions et demi, n'a diminué que d'environ 4 millions. Le portefeuille s'est accru, à Paris, de 19 millions, mais pour diminuer dans les succursales de 10 millions; son chiffre total est de 654 millions et demi. La circulation des billets a fléchi de 970 à 958 millions. Le compte courant du Trésor créditeur n'a varié que d'un demi million. Les comptes particuliers ont fléchi de 245 à 242 millions. Le chapitre des avances s'est élevé d'un million.

Dans sa séance dernière, la Banque d'Angleterre a réduit à 4 pour cent le taux de son escompte.

Il résulte des tableaux statistiques publiés par l'administration des douanes, que notre commerce extérieur, dans les neuf premiers mois de 1866, offre une augmentation de plus de 600 millions sur l'époque correspondante de la précédente année. En 1865, la valeur totale des marchandises était :

Pour les importations de 1,917,002,000 francs.

Pour les exportations de 2,480,039,000 francs.

Voici les chiffres des trois premiers trimestres de l'exercice courant :

A l'importation, 2,200,929,000 fr.

A l'exportation, 2,499,089,000 fr.

Le relevé des récoltes de coton obtenues cette année dans les différents Etats de l'Amérique du Nord a été comparé aux chiffres de l'année 1859. Voici les résultats comparatifs (on a réduit les chiffres à l'expression décimale pour la facilité des calculs) :

L'Alabama a produit en 1866 296,986 balles c'est-à-dire les 3 dixièmes de la récolte de 1859.

L'Arkansas... B. 446,957 soit 4/10^{es}.

La Floride... 21,717 — 3/10^{es}.

La Géorgie... 175,460 — 2/10^{es}.

et 1/4 de 10^{es}.

La Louisiane... 281,651 — 3/10^{es}.

et 3/4 de 10^{es}.

Le Mississippi... 300,626 — 2/10^{es} 1/2.

La Caroline du Nord... 72,557 — 5/10^{es}.

La Caroline du Sud... 70,282 — 2/10^{es}.

Le Tennessee... 296,464 — 10/10^{es}.

Le Texas... 172,585 — 4/10^{es}.

Total... B. 1,835,435

On voit qu'un seul Etat, le Tennessee, a obtenu une récolte égale à celle de 1859. Un seul Etat, la Caroline du Nord, arrive à la moitié de ce résultat. Les autres varient entre 2 dixièmes et 4 dixièmes.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

EXPOSITION UNIVERSELLE.

Beaucoup d'exposants s'adressent à la Commission impériale pour avoir des renseignements précis sur la manière dont ils devront procéder à l'aménagement de l'espace qui leur est concédé à titre gratuit. Ils demandent surtout comment ils doivent effectuer le versement des sommes nécessaires au payement de leurs vitrines, et s'ils doivent s'occuper eux-mêmes de certains détails de leur installation.

D'après le système généralement adopté, ce sont les délégués présentés par les exposants de chaque classe et acceptés par la Commission impériale qui sont chargés de traiter avec les entrepreneurs et de préparer les détails multiples de l'Exposition. Ce système débarrasse les exposants de nombreuses formalités et leur épargne ainsi beaucoup de pertes de temps et d'argent; il assure en outre la bonne harmonie de l'Exposition, grâce au concours de chaque instant que peuvent y apporter les délégués, qui ont une mission toute gratuite et qui sont choisis parmi les hommes compétents des diverses spécialités.

C'est donc aux délégués de leur classe que les exposants doivent s'adresser, soit pour le payement des frais de l'installation, soit pour l'expédition, la réception et l'arrangement de leurs produits, soit enfin pour recevoir tout autre renseignement qui leur paraîtrait utile.

Le moment est d'ailleurs venu, pour les délégués, de s'occuper activement de l'installation. En effet, le palais est achevé dans presque toutes ses parties, et la Commission impériale a déjà mis de nombreux emplacements à la disposition des entrepreneurs de vitrines choisis par les délégués; sous ce rapport encore, elle a pu rester strictement dans les délais prescrits, de façon, comme elle l'a annoncé à plusieurs reprises, que rien ne put retarder l'ouverture de l'Exposition. C'est surtout aux exposants et à leurs délégués qu'il appartient aujourd'hui de compléter dignement l'œuvre commencée.

Depuis l'augmentation du nombre des facteurs, le service des distributions ne s'est guère amélioré. Il est encore des négociants qui reçoivent leur premier courrier à neuf heures et demie. Voici pourquoi :

Le premier train venant de Lille n'arrive à Roubaix qu'à 6 h.; le triage nécessitant une heure et demie, les facteurs ne sortent du bureau qu'à huit heures. De là le retard.

D'où nous concluons que, si l'administration du Nord ne consent pas à installer une correspondance directe pour Roubaix et Tourcoing avec le train de Paris arrivant à Lille à 12 h. 30, ou, tout au moins, à rétablir le train qui arrivait auparavant vers cinq heures, — le service des postes

demeurera dans un état de souffrance très préjudiciable à notre commerce.

Il est véritablement étrange qu'une ville d'une importance aussi considérable que la nôtre, doive solliciter si longtemps — et sans pouvoir l'obtenir — une mesure aussi juste.

La Compagnie du chemin de fer de Lyon vient d'être condamnée à rembourser à deux voyageurs une somme de 200 fr., prix d'un train spécial que ces voyageurs avaient dû prendre à une bifurcation par suite du retard du train les amenant à la station où avait lieu cette bifurcation. Le retard de ce train provenant d'une avarie à la machine, la Compagnie excipait des cas de force majeure, mais le tribunal en a décidé autrement. Ce fait engagera sans doute les compagnies de chemins de fer à faire en sorte d'éviter ces retards trop fréquents qui nuisent aux intérêts des voyageurs.

Le génie persévérant de la race anglaise qui a déjà réalisé le miracle de la communication instantanée de l'ancien et du nouveau monde par le câble transatlantique, s'est remis à l'œuvre pour étudier une entreprise généralement considérée jusqu'ici comme chimérique, celle de l'ouverture d'un tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre. Un journal de Douvres annonce qu'un navire anglais, la Nelly ayant à bord MM. Brunel et Hawksham, est occupé actuellement à faire les sondages nécessaires entre Douvres et Calais.

SOUSCRIPTION

Ouverte au bureau du JOURNAL DE ROUBAIX pour les familles des victimes du choléra, à Wattrelos.

DIX-NEUVIÈME LISTE

MM. Hien, boucher 50 fr.
Lepers-Lepers 50
Collectes diverses du Beaulieu 409,77
Collectes diverses de la place 394,23

904

Montant des dix-huit listes précédentes 19,690

Total fr. 20,594

La représentation donnée jeudi, au Théâtre au bénéfice des familles des victimes du choléra n'a pas eu le résultat espéré. Le bureau de bienfaisance ne recevra guère plus de 200 fr.

Voici le programme du concert qui sera donné, demain dimanche, 11 novembre, par la Société chorale Saint-Joseph, au bénéfice des familles pauvres patronnées par les conférences de St-Vincent-de-Paul :

PREMIÈRE PARTIE :

1. Première symphonie de Beethoven.
2. L'Archange, romance. (M. Jules Deimotte.)
3. L'Orgue, chœur. (Société chorale St-Joseph.)
4. Guillaume Tell, duo pour violon et piano. (MM. Wilhem et C. Despaux.)
5. Don Pasquale, duo. (MM. Henri Beuscart et François Legrand.)
6. Chansonnettes comiques. (M. Brassart.)

DEUXIÈME PARTIE :

1. Deuxième symphonie de Beethoven.
2. Le Printemps, duo. (MM. Henri Beuscart et Henri Parent.)
3. Chansonnette comique. (M. Brassart.)
4. La cavatine du sommeil. (Muette de Portici). (M. François Legrand.)
5. Fantaisie pour Hautbois. (M. Barrez.)
6. Une révolte à Memphis, chœur. (Société chorale St-Joseph.)

7. Chansonnettes comiques. (M. Brassart.)

La symphonie sera dirigée par M. Knorr père. Le piano sera tenu par M. César Delespaul.

On commencera à 6 heures précises.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 12 novembre, à 8 heures du soir.

DES CORPS GRAS.

(suite)

Huile d'olive : ses différentes sortes; commerciales; huile vierge, huile ordinaire, huile de Riense ou huile lampante, huile tournante. Extraction de ces huiles, leurs caractères; leurs usages. Qualité que doit posséder l'olive : Analyse d'une huile d'olive.

Cette question étant de la plus haute importance pour l'industrie roubaissienne, M. Jaudeau la traitera dans tous ses détails. Il engage les industriels à lui envoyer quelques échantillons d'huile d'olive sur lesquels il opérera publiquement.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 14 novembre, à 8 heures du soir.

Études de la pesanteur et de la force centrifuge. Expérience avec le grand appareil à force centrifuge.

COURS PUBLIC DE DROIT COMMERCIAL.

Jeudi 15 novembre.

Définition de la communauté. Ses caractères. — Quels biens entrent en communauté. — Actif de la communauté.

THÉÂTRE

NOS BONS VILLAGEOIS.

Ainsi que nous l'avons constaté au lendemain de la première représentation, Nos bons Villageois obtiennent sur notre théâtre un succès complet.

L'interprétation et la mise en scène sont très satisfaisantes.

La pièce se divise en deux parties bien tranchées, trop tranchées peut-être, la comédie d'abord, le drame ensuite.

Dans les deux premiers actes, nous faisons connaissance avec les habitants de Bouzy-le-Têt, village des environs de Paris. Ces indigènes enveloppent d'une même haine tous les Parisiens; ils profitent de leur séjour parmi eux, de leurs dépenses, mais les considèrent comme des intrus, des usurpateurs. De là mille petites intrigues, des chicanes de tous les instants, à propos d'un mur mitoyen, d'un chemin vicinal, d'une place à la pêche, d'un champ de betteraves, d'un arbre, enfin à propos de toutes les questions connues et inconnues.

Malheureusement pour lui, M. le maire, un baron, ancien colonel, fait partie de ces Parisiens et les notables de Bouzy-le-Têt ne peuvent lui pardonner en outre sa supériorité intellectuelle.

A son avènement à la mairie, le baron trouva la commune dans un état administratif des plus pitoyables. Pas de cloche pour l'église, pas d'horloge publique, pas de pompe à incendie, et partant pas de corps de sapeurs-pompiers, pas de musique municipale, rien enfin de ce qui constitue une commune tant soit peu civilisée. Le nouveau maire donna la cloche, l'horloge et la pompe, — il organisa le corps des pompiers et la musique municipale.

Pour prix de ces bienfaits, le baron se brouilla avec le conseil municipal, le curé, les pompiers, le sacristain, le sonneur et le

empereur Charles, quand il visite sa bonne ville d'Anvers (1).

Tandis que la gondole glissait doucement sur la surface unie du fleuve et que M. Van de Werve continuait de donner des explications au signor Deodati sur les édifices qui se distinguaient soit par leur forme particulière soit par leur plus grande élévation, il y avait sur la rive, à l'angle le plus avancé du chantier, un personnage qui suivait imperturbablement la gondole des yeux et qui s'efforçait, de percer du regard ce qui se passait dans l'embarcation et de découvrir quelles pouvaient être les émotions du jeune homme et de la jeune fille qui étaient assis sur l'un des bancs au milieu.

Cet homme, malgré le beau temps, portait un ample manteau et un chapeau à larges bords sur lequel retombait une plume pourpre. Son pourpoint était de drap d'or et son haut-de-chausses de satin brun. A son côté brillait la poignée d'une épée. Il était de haute taille; tout dans son extérieur annonçait le gentilhomme; son costume et sa chevelure d'un noir foncé attestaient une origine italienne.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa personne, c'était une longue et étroite cicatrice qui traversait obliquement son visage, comme si une lame aiguë lui eût jadis taillé le front et les joues. La trace qu'avait laissée cette blessure ne déguisait pas trop ses traits, surtout quand son cœur était calme; mais dès qu'une

passion vive ou une émotion impossible à comprimer accélérât ou ralentissait le cours de son sang, alors les bords de la cicatrice se relevaient de teintes qui variaient du blanc mat au rouge vil et au pourpre violet.

En ce moment, où son regard était fixé sur la gondole avec une expression de jalousie irritée, un feu sombre brillait dans ses yeux, et ses lèvres immobiles étaient crispées par une amère contraction. La couleur de la cicatrice avait suivi la progression croissante de son émotion, et était déjà arrivée à une teinte rouge foncé, qui parfois passait légèrement au violet.

Ses pieds se trouvaient tout au bord de l'eau, pour empêcher probablement que personne ne passât devant lui et ne put le voir en face; il pouvait ainsi s'abandonner, sans être épié, aux tumultueuses émotions qui agitaient son âme.

On eût pu deviner, même à l'étrange expression de son visage, ce à quoi cet homme pensait et ce qui se passait en lui; mais assurément rien de bon n'occupait son esprit; car tout en lui attestait un sombre désespoir et une ardente jalousie. L'endant longtemps il suivit, dans la même attitude, la gondole qui suivait sans impulsion le cours du fleuve jusqu'à ce qu'il vit les matelots saisir leurs rames et supposa qu'ils allaient aborder.

Alors tout son corps tressaillit sous l'effort qu'il fit pour maîtriser son émotion. Son visage devint calme en apparence, les bords de la cicatrice pâlirent sous ses joues, et, la démarche dégaînée, le pas léger et la bouche souriante, il se dirigea vers le point du quai où il remarquait que la gondole allait atterrir.

Geronimo qui avait aperçu de loin

l'homme à la cicatrice, sauta sur le bord, avant que la gondole ne touchât l'escalier du débarquement et courut à lui avec une hâte singulière. Il lui prit la main et lui dit d'une voix contenue :

— Ebbene, caro mio Simone? as-tu trouvé l'argent Simon? Mon oncle est arrivé. S'il découvre qu'il manque dans ma caisse une somme considérable, toi et moi, nous sommes perdus perdus tous deux! Mais tu es l'argent, n'est-ce pas? Tu me le donneras aujourd'hui encore?

— Oh! plaius-moi, Geronimo, dit l'autre en soupirant, un concours de circonstances fatales rend tous mes efforts inutiles.

— Tu n'as pas trouvé l'argent? murmura le jeune homme avec effroi.

— Non... demain, après-demain peut-être (1).

— Ciel! si mon oncle allait me réprover dans sa colère! Je t'en supplie, Simon, essaie de trouver la somme; ne causa pas ma perte!

— Oh! grommela l'autre d'une voix rauque et altérée, si je devais être la cause de ton malheur, je te vengerais sur moi-même d'une manière sanglante!

— Non, non, ne nourris pas d'aussi horribles pensées! dit le jeune homme en lui prenant la main avec compassion! J'attendrai, je chercherai un délai, je m'efforcerai de détourner l'attention de mon oncle pendant quelques jours... Hélas! hélas! je suis plein de terreur et

(1) Geronimo se rendit auprès de Simon, et lui réclama le payement de la somme prêtée contre un billet signé. Turchi chercha à s'excuser par mille défautes, et différa de jour en jour le payement. MATTEO BANDELLO, trad. par Willem.

d'inquiétude : au moment même où mon oncle vient de consentir à mon mariage avec Marie!

Le visage de Simon se contracta affreusement.

— Ton oncle a consenti? dit-il d'une voix étouffée. Et M. Van de Werve?

— Lui aussi. Oh! Simon, pardonne-moi ce bonheur! Je sais, mon pauvre ami, que cette nouvelle doit te briser le cœur; mais ne nous sommes-nous pas promis loyalement que, si l'un de nous pouvait réussir, cela ne romprait pas le lien de notre amitié si longtemps éprouvée?

— Damnation! damnation! Dieu m'a abandonné! murmura l'autre tout tremblant en fixant les yeux sur le sol.

— Voilà mon oncle qui vient avec M. Van de Werve, dit Geronimo. Fais bonne contenance, Simon, et ne laisse rien voir; montre un figure indifférente; dès que je serai seul, mon maître, je te viendrai en aide dans ton commerce. Continue d'espérer en la bonté de Dieu.

L'homme à la cicatrice, par un effort suprême sur lui-même, comprima les passions qui bouillonnaient dans son sien, et, s'avancant en souriant au-devant de M. Van de Werve, il dit à son compagnon :

— Mon émotion était toute naturelle; maintenant le coup est reçu et c'est passé. Quelque triste que je sois, Geronimo, je te félicite cordialement. Si seulement je pouvais trouver l'argent pour le garder de tout désagrément! Je chercherai sans repos....

M. Van de Werve s'était approché, et dit au vieux Deodati, après l'échange des saluts :

— Je suis heureux de vous présenter

mon ami, le signor Simon Turchi qui se trouve ici à la tête de la maison de commerce de Buonvisi, et qui a coutume de m'honorer de ses visites....

— Ah! je le connais bien! s'écria Deodati en serrant chaleureusement la main de Simon; le signor est de Lucques et fils d'un gentilhomme qui, quand il vivait, était un excellent camarade.

— Soyez le bienvenu dans les pays d'en deçà les montagnes (1), signor Deodati, répondit Simon Turchi. Mon père m'a parlé souvent de votre amitié pour lui. Que Dieu vous donne chance et prospérité en Brabant!

— Je vous dois de grands remerciements, signor, reprit le vieux Deodati, des remerciements pour la sympathie que vous témoignez à mon neveu. Assurément, si mes affaires sont aussi bien gérées dans ce pays que j'en suis sûr, c'est à vos sages conseils que je dois attribuer ce résultat. J'ai compris suffisamment par les lettres de Geronimo qu'ils vous est profondément reconnaissant de votre bonté.

Simon Turchi allait répondre par de modestes excuses au remerciement du vieillard; mais la voiture s'étant approchée, M. Van de Werve dit :

— J'espère, signor, que vous voudrez bien nous honorer d'une visite ce soir. Nous passerons ensemble quelques heures agréables avec notre noble hôte.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Les Italiens et les Espagnols qualifiaient ainsi les contrées en deçà des Alpes et de Pyrénées.

(1) Dans l'Histoire d'Anvers, de MM. MERTENS et TORPO, part IV, ch. III, on trouve une vue de la ville le long de l'Escaut, à la date de 1556, et des détails sur les principaux édifices qu'on y remarque.